

Jules CLOQUET, Gustave FLAUBERT et le voyage en CORSE

Pierre C. BERTEAU

Vice-président Groupe Histoire des Hôpitaux

Lauréat de l'Académie de Médecine

En 1840, Gustave FLAUBERT va effectuer son premier voyage qu'il qualifiera « d'initiatique » Les circonstances de ce voyage sont assez particulières : en 1839, peu de temps après la rentrée scolaire, la situation du Collège Royal se dégrade ; il faut d'ailleurs noter que cette dégradation n'est pas récente car depuis le début de la décennie divers événements amènent des réactions parfois brutales, tant de la part des Parents d'élèves que des autorités, pour des problèmes de discipline, de non remplacement de Professeurs, de classes surchargées...

En novembre 1839 Monsieur MALLET, Professeur de philosophie de la classe de Gustave FLAUBERT, malade, est remplacé par Monsieur BEZONT. Un chahut est alors « organisé » par les élèves au premier rang desquels Gustave FLAUBERT qui n'hésite pas à employer le terme de « pétaudière » pour qualifier l'ambiance de l'établissement. Considéré comme meneur, en dépit de ses excellents résultats, de la notoriété de son Père, malgré une pétition des élèves, malgré une lettre au Proviseur pour plaider la cause des « *contrevenants* »¹, il sera exclu du Collège avec deux de ses condisciples, PIEDELIEVRE et DUMONT.

Il devra donc préparer et passer son baccalauréat seul. Finalement il réussira à obtenir le précieux diplôme, le 3 ou le 17 août 1840. Il a été stimulé pour sa préparation par une promesse de ses Parents qui lui offriront un voyage en cas de réussite. La promesse va donc être tenue. Achille Cléophas FLAUBERT ne souhaite pas le laisser partir seul et il a contacté l'un de ses anciens élèves, Jules CLOQUET, pour « superviser » son fils. Il sait qu'un voyage dans les Pyrénées est prévu et il va proposer à Gustave d'accompagner Jules CLOQUET.

Qui est donc Jules CLOQUET ?

Jules Germain CLOQUET est né à Paris le 28 décembre 1790, dans une famille d'origine champenoise, tout comme Achille Cléophas FLAUBERT. Son père, Jean-Baptiste CLOQUET est dessinateur et graveur à l'Inspection des Echelles du Levant², au service de la Marine Royale ; il donne des cours de dessin et entreprendra deux voyages en Egypte dont un avec CHAMPOLLION.

Avec son frère, Hippolyte, Jules va entreprendre des études de médecine non sans avoir, dans un premier temps, envisagé d'intégrer Polytechnique. Sur les conseils de Constant DUMERIL, ami de son Père, professeur d'anatomie et de physiologie, qui connaît Achille Cléophas FLAUBERT, Jules entre, à 16 ans, à l'Ecole d'Anatomie artificielle de Rouen créée par décret impérial du 29 mai 1806 et dirigée par Jean-Baptiste LAUMONIER ; il y suivra les cours d'Achille Cléophas FLAUBERT. Sa carrière l'amènera à PARIS où il mènera une brillante carrière qui l'amènera aux plus hautes fonctions.

Les liens tissés avec la Famille FLAUBERT vont se pérenniser. Pendant son séjour rouennais Jules CLOQUET va être admiratif d'Achille Cléophas FLAUBERT qui, pourtant, n'a que six ans de plus que lui. Les notes prises par CLOQUET de l'enseignement d'Achille Cléophas FLAUBERT témoignent du sérieux et de l'enthousiasme du jeune élève. Plus tard Jules CLOQUET va se prendre d'amitié pour Gustave après avoir prodigué une grande protection pour Achille.

Nommé Baron d'Empire, ses dernières années sont marquées par des soucis de santé qui existent... depuis 1840 ; ayant survécu à la plupart de ses amis et collègues, il meurt à l'âge de 93 ans le 23 février 1883. Ses obsèques sont célébrées le 28 février au cimetière Montparnasse.

Jules CLOQUET a entrepris quelques voyages qui l'ont davantage uni à la famille FLAUBERT. Son goût des voyages fut relativement tardif ; on note, dans ses carnets : « *Ma santé étant altérée par des fatigues du corps et de l'esprit, je pensai qu'il était indispensable, pour ne point arriver trop tôt au but final, de couper un morceau de ma vie pour allonger le reste ; je décidai de voyager.* »

En 1835, il se rend en Ecosse et emmène avec lui Achille FLAUBERT, le frère de Gustave, qui a été son élève « *respectueux* » Achille Cléophas FLAUBERT n'hésite d'ailleurs pas à « *charger son confrère parisien d'être le banquier d'un fils souvent impécunieux.* »³

L'opportunité pour Achille de se joindre au docteur CLOQUET pour ce voyage est narrée dans une lettre de Gustave FLAUBERT à Ernest CHEVALIER, du 24 août 1835 « *Cher Ernest, Voilà au moins une bonne nouvelle à t'annoncer ; nous arriverons jeudi soir chez tes bons parents, nous ne pouvons te dire l'heure précise, seulement nous partons jeudi matin, vers les six ou sept heures. Oui morbleu nous arrivons jeudi soir chez vous et avec toute la famille, et Achille encore, Achille encore, oui lui en personne, oui Achille, oui tu as bien lu, tu ne t'es pas trompé, mais je vais te dire toute l'histoire. Tu sais que nous devons le laisser à Paris ; ce matin en allant faire une visite à un médecin de Paris (M Jules CLOQUET) papa qui savait qu'il allait faire un voyage en Ecosse lui proposa en riant de prendre Achille pour compagnon. L'autre le prit au mot, et voilà mes gens qui vont s'embarquer au Havre le 3 ou le 4 pour courir l'étendue des trois royaumes. Achille revient avec nous à Rouen, et nous allons avec lui mettre le complément à notre voyage en vous allant embrasser. Nous aurons mangé notre pain blanc en dernier lieu.* »⁴

D'avril à juin 1837, fatigué, de santé plutôt fragile, Jules CLOQUET va faire un voyage en Italie. Il en fera un récit fort documenté avec de nombreux dessins : parti de Paris le 16 avril après avoir traversé la Bourgogne et le Provence, il arrive à Rome le 17 mai ; il y séjourne trois semaines. Il rentre à Paris le 12 juin. L'engouement pour ce type d' « *excursion médicale* » fut fort prisé dans le milieu médical de l'époque.

En août 1840, après le décès de son Frère Hippolyte, Jules CLOQUET décide de partir en Corse ; il est accompagné de sa sœur Lise, d'un prêtre italien, l'abbé STEFANI et de Gustave FLAUBERT, âgé de 19 ans. Achille Cléophas veut ainsi récompenser Gustave qui vient d'obtenir son baccalauréat.

Le projet de voyage est envisagé dès le mois de juillet 1840 mais, le 7 juillet, Gustave hésite à partir. Il écrit à Ernest CHEVALIER : « *Je ne sais encore ce que je ferai ni où j'irai en vacances ; je suis dans le plus grand embarras si je dois faire mon voyage dans les Pyrénées. La raison et mon intérêt m'y engagent...l'instinct me dit que ce voyage sans doute me plaît, mais le compagnon guère, après tout j'ai peut-être tort, grand tort.* »⁵

Finalement il accepte de partir et écrit alors à Jules CLOQUET : « *J'accepte avec plaisir votre bonne invitation. Vous savez comme je vous aime et comme je suis heureux. Dites à Madame CLOQUET tout ce que vous pouvez trouver de meilleur.* »

Ils partent donc de Paris (sa Mère étant restée à Nogent), empruntant une diligence ; le 22 août.

Le 23 août ils sont à Tours et arrivent à Bordeaux le 25.

Ils commencent à visiter Bordeaux : « *Bordeaux ressemble à Rouen par ses côtés bêtes et bourgeois...J'ai voulu me baigner dans la Gironde, c'est-à-dire dans un bain de vase* »⁶ écrit-il alors. Gustave apprécie que Jules Cloquet connaisse beaucoup de personnalités lors de ce séjour bordelais. Puis ils descendent vers Bayonne qu'ils atteignent le 29 août. Ils visitent le Pays Basque, le cirque de Gavarnie que Gustave estime « *ce que j'ai vu de plus beau* ». L'échange de correspondance avec sa Mère montre l'attachement que celle-ci lui porte : « *je vois avec plaisir que la diligence ne t'a pas trop fatigué...Présente mes amitiés à Monsieur Cloquet et mes civilités à Mademoiselle Lise et à Monsieur Stéphani* ». ⁷ Gustave écrit alors à sa sœur Caroline, qu'il appelle « *mon petit rat* » et écrit : « *je viens d'arriver à Bayonne et j'ai déjà vu toute la chaîne des Pyrénées...Tout ceci pour rassurer la maman sur l'état de santé de son poulot chéri* »⁸

Ils vont alors gagner Pau et il y a une certaine nostalgie dans ses écrits : « *A Pau, j'ai froid ; je lis mes notes à M. CLOQUET et M^{lle} Lise, peu d'approbation et peu d'intelligence de leur part ; je suis piqué ; le soir j'écris à maman, je suis triste ; à table j'ai peine à retenir mes larmes* ». Mais l'entente sera ensuite parfaite, malgré la différence d'âges.

Ils gagnent ensuite Toulouse d'où ils vont poursuivre leur voyage par le canal du Midi. C'est ainsi qu'ils vont passer dans de somptueux sites et visiter quelques villes qui resteront longtemps dans la mémoire de Gustave : Castelnaudary, les écluses de Saint-Ferréol, Carcassonne, où ils séjourneront une journée entière, Nîmes, où il a « *plaisir de voir les arènes* », le Pont du Gard, Arles.

Ce voyage est fatigant : « *Nous sommes tous pannés et râpés* ». ⁹

Ils atteignent Marseille 28 septembre et, à sa sœur il écrit : « *Joli rat, j'ai reçu votre lettre à Toulouse* »¹⁰ . Il est probablement rassuré en ce qui concerne ses compagnons car il semble avoir été plusieurs jours sans contact familial épistolaire. Il confirme : « *Monsieur Cloquet est très bon et je remercie Achille de m'avoir procuré un tel compagnon de voyage* ». ¹¹

Quelques problèmes matériels surgissent alors ; « *mes malles qui devaient nous retrouver à Bagnères de Luchon sont encore à venir...Je n'ai pour tout bien que trois chemises et mon gros pantalon d'hiver* ». ¹²

Tout s'arrange : « *Après-demain nous partons pour Toulon et là je vous dirai la date de mon départ pour la Corse ; il est décidé que notre retour sera avant le premier novembre* ». ¹³

La traversée, si l'on en juge par une correspondance ultérieure, semble ne pas avoir été très tranquille ; mais l'arrivée à Ajaccio, le 5 octobre, est une merveille ! La baie d'Ajaccio enchante nos voyageurs et, rapidement, Gustave et ses compagnons explorent les alentours de la grande cité corse.

Là encore, comme lors de son arrivée dans les Pyrénées, Gustave s'enthousiasme : les paysages l'enchantent : « *Ce que j'ai vu de la Corse jusqu'à présent se borne à peu de choses quant à l'étendue. Je connais Ajaccio et aux environs un lieu nommé Caldaniccia.... Le pays où je suis ne ressemble pas plus à la Provence qu'à la Normandie...Le ciel de Corse est superbe* »¹⁴

Il profite, comme ce fut le cas à Bordeaux, des relations de Jules CLOQUET ; ils sont invités par le Préfet qui trace leur itinéraire.

Quittant Ajaccio, où « *le ciel est superbe* », ils vont visiter Vico et Guano, revenant à Ajaccio, et Gustave a l'impression de tout connaître de la Corse : *'Je puis maintenant parler de la Corse sciemment. J'ai pensé à Toi, ma bonne Carolo et à la joie que tu aurais à voir tout cela. Espérons qu'à quelques jours le Père se déshuîtrera et que nous pourrons voir quelque beau pays qui fasse pâlir Déville voire le Bois-Guillaume* »¹⁵

Du 7 au 16 octobre, « *nous serons en plein maquis ; toutes les montagnes en sont couvertes : ce sont des broussailles hautes tout au plus de trois pieds* »¹⁶

Le 11 octobre ils partent pour Corte, à cheval ; Gustave va ainsi apprécier la nuit corse et « *la lune qui, avec ses rayons, entrait dans ma chambre et m'éclairait comme en plein jour* ».

Ils vont alors parcourir « *le maquis* », « *vallées pleines d'ombre, maquis de myrtes, sentiers sinueux dans les fougères, larges horizons de soleil, grandes forêts aux pins décharnés, confidences faites dans le chemin, figures qu'on rencontre, aventures imprévues, longues causeries avec des amis d'hier, tout cela glisse emporté et vite s'oublie pour l'instant mais bientôt se resserre dans je ne sais quelle synthèse harmonieuse qui ne vous présente plus ensuite qu'un qu'un grand mélange suave de sentiments et d'images où la mémoire se reporte toujours avec bonheur, vous replace vous-même et vous les donne à remâcher, embaumés cette fois de je ne sais quel parfum nouveau qui vous les fait chérir d'une autre manière* »¹⁷. On ressent, à travers cette description l'intensité de la découverte d'horizons inconnus mais aussi l'intimité de la réflexion individuelle qui, parfois, permet des échanges avec le compagnon de voyages, échanges qui, toutefois, semblent mesurés.

Cette perception concernera tous les éléments que Gustave va découvrir, les plages, les chênes-lièges, les ruines, mais aussi les animaux domestiques, les moutons corses qui sont « *tout noirs, petits, de forme nerveuse ; leurs yeux sont rouges, bien plus grands et plus ardents que ceux des nôtres...Les porcs ressemblent généralement aux sangliers, tête allongée, pattes hautes et fines...Les chiens n'ont rien de remarquable, généralement rouges, laids et peu caressants, moins intelligents, il me semble, que nos chiens de berger...Les chevaux que l'on voit dans l'île sont de deux espèces, cordes ou sardes, les premiers infiniment préférables aux seconds.* »¹⁸

Mais ce voyage lui permet aussi de rencontrer les habitants et de connaître leurs habitudes. avec des phrases très condensées, il va résumer cette perception « *Tout ce qu'on dit de la Corse est faux et il n'y a pas de pays plus sain et plus fertile. L'hospitalité s'y pratique de la manière la plus cordiale et la plus gracieuse. Nous avons été forcés de quitter notre hôtel et nous sommes logés dans de belles et bonnes chambres, dormant dans de bons lits, ayant chevi, voitures, valets à nos ordres. Quand on voyage en Corse on mange et on couche dans la première maison venue dont on vous ouvre la porte à quelque heure de jour et de nuit. On ne paie jamais et la coutume est seulement d'embrasser ses hôtes qui vous demandent votre nom en partant* »¹⁹

« *Il était tard quand nous sommes arrivés à Ghisoni, maigre village où il me semblait impossible de loger des honnêtes gens. On nous a conduits devant une grande maison grise et délabrée. Quoi qu'il fût nuit, je en voyais aucune lumière aux fenêtres, et la porte qui s'ouvrait sur la rue était celle d'une salle basse où grognaient des pourceaux. A un angle de*

*cette pièce enfumée était placée une échelle en bois et dont les marches peu profondes ne permettaient de monter qu'en se tournant de côté. Nous avons trouvé le maître et sa femme qui ne nous attendaient que le lendemain. Ils se sont donc beaucoup excusés sur ce qu'ils avaient déjà dîné, et se sont mis tout de suite à préparer notre repas. La maîtresse était une grande femme maigre, vêtue d'une robe bleue faite sans doute d'après une gravure de mode du temps de l'Empire, c'est là, du reste, tout ce que je sais d'elle, car elle ne nous a pas adressé un mot et nous a servis silencieusement et respectueusement comme une servante ».*²⁰

Une fois encore, Gustave va apprécier le réseau de connaissances que sa réputation a pu faire construire par Jules Cloquet : nos voyageurs vont être invités de nouveau par le Préfet, qui leur a déjà tracé leur itinéraire. Grâce à lui, Gustave va apprendre à mieux connaître « les bandits corses », dont il a entendu parler. « *C'est un si drôle de pays que le Préfet lui-même ne peut pas s'empêcher d'aimer les bandits quoiqu'il leur fasse donner la chasse. Il m'a promis de m'en faire connaître quelques uns dans les courses que je vais faire avec Monsieur Cloquet* »²¹. Effectivement, quelques jours plus tard, il écrit : « *Nous sommes guidés par un ancien bandit de mes amis actuellement commandant des voltigeurs corses* » et il ajoute plus tard : « *Il ne faut point juger les mœurs de la Corse avec nos petites idées européennes. Ici un bandit est ordinairement le plus honnête homme du pays et il rencontre dans l'estime et la sympathie populaires tout ce que son seul exil lui a fait quitter de sécurité sociale* ».²²

Ils vont enfin gagner Bastia : « *Bastia paraît de loin étendue au bas du cap Corse, au fond du golfe, son phare brillait dans les flots, et la nuit était déjà venue quand nous entrâmes dans les rues de la ville ; il ne nous restait plus qu'une journée, qu'une journée et tout était fini ! Adieu la Corse, ses belles forêts, sa route de Vico au bord de la mer ; adieu ses maquis, ses fougères, ses collines, car Bastia n'est pas la Corse ; c'en est la honte, disent-ils là-bas. Sa richesse son, commerce, ses mœurs continentales, tout la fait haïr du reste de l'île* » Tout, de cette ville lui semble indigne de ce merveilleux pays qu'il vient de parcourir. Probablement grâce à Jules Cloquet, « *Il me souvient encore à Bastia de deux médecins : Arrighi et Manfredi* ».²³

Ils quittent Bastia pour rentrer « sur le continent » et, déjà la nostalgie du départ s'affiche : « *Quand nous avons quitté BASTIA, le temps était superbe, la mer calme. La Corse belle me disait un dernier adieu. La nuit fut belle, je dormis, je rêvai, je regardai la lune, la mer ; je pensais aux peuples d'Orient qui par la même nuit regardaient ces mêmes étoiles et qui s'acheminaient lentement dans les sables vers quelque grande cité, je pensai aussi à mon voyage qui allait finir, je regardai le bout du mât se balancer à droite et à gauche, j'écoutais le vent siffler dans les poulies...* »²⁴

Lors de ce second passage à Marseille Gustave et Jules Cloquet seront invités de nouveau pour un dîner d'adieu par le Docteur CAUVIERE. Il est possible que, rentré à l'hôtel Richelieu qu'il avait fréquenté à l'aller, il ait rencontré Eulalie FOPUCAUD de LANGLADE ; mais le doute persiste sur la date de cette rencontre. Nous nous rangerons toutefois à l'hypothèse de Claudine GOTHOT-MERSCH qui n'envisage qu'une seule rencontre située le 24 octobre, veille du départ pour Paris.

Rentré, comme convenu, à Rouen, début novembre Gustave va être marqué par ses souvenirs : « *Me voilà réinstallé dans mon fauteuil vert, auprès de mon feu qui brûle, voilà que je recommence ma vie des ans passés. Qu'ont donc les voyages de si attrayant pour qu'on les regrette à peine finis ; Oh ! je rêverai encore longtemps des forêts de pins où je me promenais il y a trois semaines, et de la Méditerranée qui était si bleue, si limpide, si éclairée*

de soleil il y a quinze jours ; je sens bien que cet hiver, quand la neige couvrira les toits et que le vent sifflera dans les serrures, je me surprendrai à errer dans les maquis de myrtes, le long du golfe de Liamone, ou à regarder la lune dans la baie d'Ajaccio ». Quelquefois un sentiment de révolte l'emporte : « Je suis emmerdé d'être retourné dans un foutu pays où on ne voit pas plus de soleil dans l'air que de diamants au cul des pourceaux ». ²⁵

« Quelquefois, quand le soleil se couche, je songe que j'arrive tout à coup à Arles. Le crépuscule illumine le cirque et dore les tombeaux de marbre des Aliscamps et je recommence mon voyage :

*Ah, je veux m'en aller dans mon île de Corse
Par le bois dont la chèvre en passant mord l'écorcé
Par le ravin profond,
Le long du sentier creux où chan te la cigale
Suivre nonchalamment en sa marche inégale
Mon troupeau vagabond ». ²⁶*

Cette nostalgie va perdurer pratiquement toute la vie de Gustave Flaubert ; il conservera des contacts indirects avec la Corse par Ernest Chevalier, son Ami de toujours, même si quelques brouilles passagères émaillèrent leurs relations. Ernest Chevalier devenu magistrat fut en effet nommé substitut du Procureur du Roi à Calvi puis à Ajaccio. Ce fut donc l'occasion pour Gustave de retisser des liens avec l'Île de beauté : « *Te voilà maintenant en Corse, à trois cent lieues de moi, au-delà de la France et de la mer »* puis « *Tu m'as parlé de la Corse et surtout de la patrie que je connais. J'ai revu dans ta lettre ces grandes bruyères de douze pieds que j'ai traversées à cheval en allant de Pedicrocce à Saint-Pancrace. As-tu parcouru toute la plaine d'Aléria ? As-tu vu le soleil quand il reluit dessus ? Je compte y retourner plus tard ; c'est un beau pays encore vierge du bourgeois qui n'st pas venu la dégrader des ses admirations, un pays grave et ardent, tout noir et tout rouge ». ²⁷*

Il lui demande de lui trouver des recueils corses relatant l'histoire de Sampiero Corso (1498-1567), condottieri corse qui tua sa femme Vanina parce qu'elle avait demandé sa grâce au Sénat de Gênes. ²⁸

Il le félicite de sa nomination à Ajaccio: « *Permettez moi, Cher Monsieur, de vous féliciter sue le hait rang social où la bienveillance éclairée de SE le ministre de la justice vous appelle »* ²⁹ et lui recommande quelque ami, séjournant en Corse : « *Tu auras au mois de juin la visite d'un ancien camarade. Je t'adressée le sieur Fauvel qui va se promener en Corse »* ³⁰

Le mercredi 28 avril 1847 il va partir en Bretagne avec Maxime du Camp et écrit à Ernest Chevalier : « *Je pars demain pour Paris et samedi je commence mon voyage en Bretagne. Avant de m(en aller, cher Ernest, je t'envoie un adieu comme si tu étais là. Si nous avions eu plus d'argent, plus de liberté surtout, en un mot si je ne me trouvais pas forcé de ne pas quitter ma mère qui est dans un vide si complet et si triste, au lieu de la Bretagne, nous eussions pris la Corse. Je n'aurais pas été fâché d'aller revoir la baie d'Ajaccio, la plage de Cargèse et encore plus l'aimable substitut que je connais par-delà la Méditerranées ». ³¹*

Plus tard, en 1849, Gustave FLAUBERT part pour un voyage en Orient, le 29 octobre, avec Maxime du CAMP ; du Caire, le 15 janvier 1850, il écrit à Jules CLOQUET : « *Vous avez appris par ma mère, cher bet excellent ami, que nous étions arrivés au Caire en bon état, et son avant(dernière lettre me témoigne même le joie que vous avez eue, en sachant que*

j'avais supporté la traversée comme un vieux pirate. C'est vrai. Je fus le plus crâne des passagers !!! Je n'étais pas si fier il y a quelque dix ans, vous vous en souvenez ? lorsque nous longions ensemble la côte corse ! Je me disais cela à moi-même, en la regardant de loin, cette brave Corse, au souvenir de laquelle vous êtes toujours mêlé. » Puis, plus loin ; « quelquefois nous nous arrêtons pour déjeuner dans un restaurant turc. Là, on déchire la viande avec ses mains, on recueille la sauce avec son pain, on boit de l'eau dans des jattes, la vermine court sur la muraille, et toute l'assistance rote à qui mieux mieux : c'est charmant. Vous croirez difficilement que nous y faisons d'excellents repas et que l'on y prend du café dont l'arôme est capable de vous attirer, vous, de Paris jusqu'ici »³²

Les relations avec Jules Cloquet vont perdurer de longues années. En 1871, Gustave s'inquiète de son ami : « *Mon Cher Ami, Il nous ennuyait de n'avoir pas eu de vos nouvelles depuis le mois de septembre* ». ³³

C'est encore à Jules Cloquet que Gustave s'adressera, conjointement aussi à Maxime du Camp et Edmond de Goncourt lorsque sa mère décèdera en avril 1872 : « *Cher Bon Ami, Nous venons de perdre notre mère. Elle est morte après une agonie de trente-trois heures. Que vous dirai-je de plus ? Nous sommes désolés. Achille, caroline et moi, nous vous embrassons bien tendrement. Votre.* » ³⁴

Sans aucun doute, ce voyage aura laissé des traces dans la mémoire de Gustave Flaubert ; sans aucun doute aussi aura-t-il servi, si besoin en était, à resserrer les liens qui uniront la famille Flaubert et Jules Cloquet.

¹ Lettre de Gustave Flaubert au Proviseur du Collège du 14 novembre 1839

² FARGANEL J-P : « Les échelles du Levant dans la tourmente des conflits méditerranéens au XVIIIème siècle » - Cahiers de la Méditerranée vol 70 – 2005

³ P. TAILLEUX : « Un intime de la famille Flaubert, le Docteur Jules Cloquet » - Communication Groupe d'histoire des Hôpitaux de Rouen – 7 octobre 1987 – Site GHHR

⁴ Lettre de Gustave Flaubert à Ernest Chevalier du 24 août 1835 ; Gustave Flaubert a 14 ans, Achille, 22 ans.

⁵ Lettre de Gustave Flaubert à Ernest Chevalier : « Rouen, 7 juillet 1840 »

⁶ Lettre de Gustave Flaubert à Caroline : « Bayonne, samedi soir 8 heures, 29 août 1840 »

⁷ Lettre de la mère de Gustave : « Nogent sur Seine 29 aout 1840 »

⁸ Lettre de Gustave Flaubert à Caroline : « Bayonne, samedi soir 8 heures, 29 août 1840 »

⁹ Lettre de Gustave Flaubert à Caroline : « Marseille, dimanche soir, après la poste, 28 septembre 1840 »

¹⁰ Id

¹¹ Id

¹² Id

¹³ Id

¹⁴ Lettre de Gustave Flaubert à Caroline : « Ajaccio, 6 octobre 1840 »

¹⁵ Suite de la précédente, 9 octobre 1840

¹⁶ Lettre de Gustave Flaubert à Caroline : « Ajaccio, 6 octobre 1840 »

¹⁷ Extrait de « Voyage aux Pyrénées et en Corse »

¹⁸ Id

¹⁹ Lettre de Gustave Flaubert à Caroline : « Ajaccio, 6 octobre 1840 »

²⁰ Extrait de « Voyage aux Pyrénées et en Corse »

²¹ Lettre de Gustave Flaubert à Caroline : « Ajaccio, 6 octobre 1840 »

²² Extrait de « Voyage aux Pyrénées et en Corse »

²³ Id

²⁴ Id

²⁵ Lettre à Ernest Chevalier : « Rouen, 4 novembre 1840 »

²⁶ Lettre à Ernest Chevalier : « Rouen, 15 mars 1842 »

²⁷ Lettre à Ernest Chevalier : « Croisset, dimanche 15 juin 1845 »

²⁸ Lettre à Ernest Chevalier : « Croisset, dimanche 15 juin 1845 ». Gustave Flaubert avait déjà écrit un conte inachevé : San Pietro Ornano

²⁹ Lettre à Ernest Chevalier : 23 février 1847

³⁰ Lettre à Ernest Chevalier dimanche 6 mai 1849. Il s'agit d'Étienne Désiré FAUVEL (1819-1852), cousin d'Émile Hamard, camarade de collègue de Gustave Flaubert.

³¹ Lettre à Ernest Chevalier : « Croisset, mercredi 28 avril 1847 ». Son père est décédé en janvier 1846.

³² Lettre au Docteur Jules Cloquet : « Le Caire, 15 janvier 1830 »

³³ Lettre au Docteur Jules Cloquet : « Croisset ; 24 mai 1871 »

³⁴ Lettre au Docteur Jules Cloquet : « Croisset, nuit du samedi (6-7 avril 1872